

La Vie Spirituelle

Ascétique et Mystique

La très pieuse enfance d'Anne de Guigné (suite)

25 avril 1911 – 14 janvier 1922

III. – Les yeux illuminés du cœur

Comme chez la bienheureuse Thérèse de Lisieux, il nous faut admirer chez Anne de Guigné cette « manière si naturelle et si aisée » avec laquelle l'angélique enfant se montra *partout* et *toujours*, avec une *constance* et une *continuité* qui touchent à l'héroïsme, « joyeuse, charitable, prévenante », obéissante encore et immolée. Ces vertus d'une fillette de dix ans avaient une perfection si pure, si profonde et si universelle, qu'il ne faut pas les confondre avec les grâces aimables d'un bon naturel et d'une piété ordinaire : elles étaient le fruit d'une sainteté déjà rayonnante, dans une âme toute livrée à l'action de l'Esprit-Saint et modelée par lui sans obstacles. Dès le moment où elle fut touchée par la grâce, Anne se livra à son Dieu, *sans défense* et *sans hésitation* : les regards les mieux exercés n'ont jamais découvert en sa vie l'ombre d'une infidélité pleinement délibérée. Ses fautes de fragilité elles-mêmes étaient extrêmement rares, et on était bien en peine de trouver sa vertu en défaut.

Sa piété fut tout de suite remarquable sans jamais cesser d'être simple et discrète. Dès sa plus tendre enfance, Nénette eut une amoureuse curiosité de connaître Dieu.

Avec quelle joie d'abord elle accueillit l'idée d'aller au catéchisme ! Quand on lui annonça la bonne nouvelle, ce fut un enthousiasme. Tout le jour elle entretint son frère de son bonheur. On l'entendait lui expliquer exactement ce qu'est l'Eucharistie, la première communion, le bonheur de recevoir Jésus. Jacques ne saisissait pas, écoutait distraitement. « Oh ! je vois bien que tu ne comprends pas encore ! » terminait, désolée, la petite apôtre.

Elle comprenait si bien, elle ! Pour cette enfant lumineuse, le catéchisme, à

Cannes, à Annecy-le-Vieux, fut un enchantement. Très attentive à écouter et toujours prête à répondre, elle apportait vraiment « toute son intelligence et tout son cœur » à cette étude de Dieu. « Pleine de l'Esprit-Saint, elle goûtait toutes les choses divines. Quand on lui en parlait, sa physionomie expressive s'éclairait d'une joie céleste¹. » Les yeux si purs s'éclairaient alors d'une flamme vive : on sentait cette âme assoiffée de Dieu et comme rassasiée par toute parole qui lui révélait quelque chose de sa beauté. Elle avait quatre ans, cinq ans, et déjà elle étonnait par ses réponses précises et profondes.

Elle écoutait ainsi avec une attention remarquable les sermons de la grand'messe, qui n'étaient jamais longs ou ennuyeux pour elle, ni jamais trop élevés. On restait "émerveillé" quand on l'entendait redire par obéissance le sujet du prône. Et, chose étonnante chez une enfant, la liturgie la passionnait. Pour mieux connaître la nature et le sens des rites sacrés, elle désirait beaucoup voir administrer les sacrements. Après avoir reçu les derniers secours de l'Église, parmi les tourments de son agonie, ne demanda-t-elle pas : « Pour le saint chrême de l'extrême-onction, on emploie bien l'huile des infirmes, et non celle des catéchumènes, n'est-ce pas ? » Ce besoin de vérité anima ses derniers entretiens. Elle restait douloureusement saisie à la pensée qu'on privait les mourants des grâces suprêmes par crainte de les effrayer. « Comment est-ce possible, enfin, disait-elle avec force, puisqu'il n'y a que cela de vrai ? Moi je n'aurai pas peur, et je veux recevoir les derniers sacrements !... »

Chez Anne le cœur suivait toujours la pensée, et plus elle s'instruisait, plus elle croissait en piété et en sagesse, par une application courageuse à suivre la lumière. La science se tournait à aimer, en cette âme fidèle.

Elle apportait à la prière une attention grave, un visible élan. On la sentait prise, toute à son Seigneur; elle était comme figée dans un recueillement joyeux ; elle se reposait en la présence de son Bien-Aimé. Rien au monde n'aurait pu la distraire alors : elle parlait en vérité au « Dieu vivant ». « À peine une fois dans ma vie, rapporte un de ses confesseurs, avais-je remarqué un si grand recueillement... C'était une absorption entière de toute sa vie à l'intérieur, de toutes les facultés de son âme, de toute son attention, de tout son cœur. »

Cette piété si vive n'avait jamais rien d'exagéré, de violent, de déplacé. Elle se déployait en harmonie et en beauté, avec une grâce ravissante. D'Anne on peut dire ce que sainte Chantal écrivait de saint François de Sales : « Vous ne lui voyiez faire aucune simagrée, ni même quasi lever ou fermer les yeux ; mais elle les tenait modestement abaissés, sans faire de mouvements que ceux qui étaient

¹ Mère Saint-R., directrice du catéchisme que suivait Anne, chez les Dames Auxiliatrices.

nécessaires. Et cependant on lui voyait un visage pacifique, doux et grave, et l'on pouvait juger qu'elle était dans une profonde tranquillité² » perdue dans la paix du Christ, « qui dépasse tout sentiment ». « Quiconque la voyait et l'observait en ses actions était infailliblement touché », et nous savons quelle sainte jalousie sa dévotion si belle excitait dans le cœur de ses meilleures amies.

Dévotion ni formaliste, ni compliquée, d'ailleurs ! Dévotion d'une âme pure et d'un cœur aimant, qui semble familiarisé avec le monde surnaturel et « converse dans les cieux ».

Anne aimait tendrement sainte Agnès et la bienheureuse Thérèse, qu'elle imita si bien, sans avoir lu sa vie pourtant. Mais on lui avait cité quelques traits de la moniale de Lisieux, et la sainte enfant éprouvait une joie vive à contempler l'image de sa grande sœur carmélite, à la prier et à la suivre dans sa voie de confiance et d'amour.

Une inclination de son âme la portait à chérir les anges d'un amour pour ainsi dire fraternel. Son grand bonheur était de parler d'eux : elle les invoquait avec une simplicité charmante. Elle interrompait ses jeux pour écrire leurs noms et réjouir son cœur en pensant à leur béatitude. Avec son frère et ses petites sœurs, elle organisait souvent des processions en leur honneur, improvisait des cantiques où se trahissaient sa foi vive et son désir de les voir. Ce détail n'est-il pas ravissant ? Un jour Madeleine était bien triste. Jacques et Marie-Antoinette jouaient au jeu « des deux » qui naturellement excluait la troisième sœur. À ce jeu, paraît-il, les petites filles ont un chef et on « monte en grade », ce qui est bien beau ! Anne, toujours bonne, s'approche de la délaissée. « Ça ne fait rien, va, ma petite Leleine, nous allons jouer ensemble et nous aussi nous aurons notre chef, ce sera l'ange Gabriel, et nous monterons en grade. » Puis à l'oreille, en secret : « Faisons notre petit sacrifice, et plus nous en ferons, plus nous monterons. » Et Madeleine, consolée, s'en allait chantant les louanges de son chef : Anne rayonnait de bonheur d'avoir fait triompher la cause du « bon Jésus ».

Elle avait une confiance illimitée en son ange gardien : elle lui confiait tous ses désirs, et par lui ses demandes montaient vers Dieu. N'a-t-elle pas trahi son secret dans ce conseil qu'elle a donné tant de fois à ses petits disciples : « Tu n'as qu'à invoquer ton ange gardien, il t'aidera ! »

Plus que les anges, Nénette aimait leur Reine. Sa dévotion pour la sainte Vierge eut un caractère singulier. Elle avait comme une intuition du martyr de Marie, et, chose surprenante dans un âge si tendre, elle aimait à invoquer la Mère de Dieu sous le titre de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, à la contempler au pied de la

2 Lettre de sainte Chantal au R.P. Dom Jean de Saint-François, apud *Lettres de saint François de Sales*, Éd. Gamier, p. IX.

croix, et à partager ses souffrances. Toute petite, elle avait tracé, d'un dessin bien primitif, une image de la Vierge : elle écrit au bas ces mots qui disent la préoccupation de son cœur : « Debout au pied de la Croix, sur laquelle son Fils était cloué, Marie pleurait... Donnez-moi la grâce de pleurer avec vous. » Et elle expliquait pourquoi elle voulait pleurer : *parce que Jésus n'était pas assez aimé.*

Encore un signe que la grâce ne cessait de creuser des profondeurs en cette enfant. Elle avait le sentiment aigu des souffrances que les deuils avaient créées dans son foyer, et elle comprenait que la Mère de nos âmes pouvait seule les consoler. Dans le parc du Reray, où elle passait quelques mois d'été, se dresse une statue de la Vierge qu'elle aimait beaucoup : elle lui donna un nom : *Notre-Dame des Consolations.*

Le premier samedi de chaque mois, on la voyait plus attentive encore à éviter les moindres fautes pour plaire à Marie : elle lui offrait, ce jour-là, toutes ses prières et mille petits sacrifices pour réparer les péchés commis contre son honneur. « C'est notre jour », disait-elle avec un secret bonheur. Elle l'avait choisi : d'elle seule venait l'initiative de ce culte plus délicat.

Elle aimait beaucoup le Rosaire. Le Rosaire parfumait toute sa vie ! Elle le méditait inlassablement, durant ses longs voyages en automobile, et y trouvait un rafraîchissement de son âme, comme une manne cachée qui lui donnait la force de se dévouer aux siens jusqu'à l'épuisement de ses forces. Sa dévotion avait des inventions gracieuses et toujours austères. Durant son dernier mois d'octobre, Anne prit la résolution de « cueillir des roses sans épines », – elle voulait dire des sacrifices offerts joyeusement –, pour les offrir à Dieu le jour de la Toussaint. « Papa sera si content de présenter le bouquet de ma part à la sainte Vierge ! » avouait la chère enfant en la candeur de son amour. À la fin, cette tendre piété pour la Mère de Dieu prit un élan suave et tout à fait surprenant. Notre Rosariste ne se lassait plus de chanter l'*Ave maris stella*, et c'était toute son âme qui s'exhalait dans ce chant.

C'est dans ce culte marial qu'elle trouva le secret de tant aimer son Sauveur. Incontestablement la Mère de Dieu, entre toutes les créatures, eut le privilège de connaître le Mystère de Jésus dans le secret même des plus profondes choses qui le constituent. Elle jouit maintenant d'une vision du Verbe incarné qui dépasse éminemment toute autre vision, et, comme elle est « mère du bel amour » à un titre unique, elle est aussi, incomparablement, mère de la sagesse, maîtresse par excellence de vérité divine. Heureuses les âmes qui savent demander toute clarté à la Vierge lumineuse, en qui vint se cacher la splendeur du Dieu vivant. Anne, croyons-nous – certains indices nous le montrent –, demandait à Marie de lui faire bien connaître et bien aimer Jésus, et c'est ainsi qu'elle parvint « aux sommets de

la montagne d'amour », par des chemins de lumière. Comment redire sa tendresse pour le « bon Jésus », ainsi qu'elle s'exprimait ? Elle l'aimait tant, qu'elle pensait toujours à lui. « Je veux, disait-elle souvent, que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis. » « Je veux que Jésus vive et grandisse en moi. » Que de fois on l'a vue s'arrêter de jouer, pour dire : « Bon Jésus, je vous aime » ! Le souvenir de son Dieu la suivait partout : on la surprenait souvent, au milieu de ses occupations ou de ses amusements, comme saisie par l'invisible Présence : elle levait les yeux au ciel, un moment silencieuse, puis recommençait avec grâce son devoir ou ses jeux. Pour son Jésus, on ne la vit « jamais refuser un sacrifice », et sa charité, nous le savons, aimait à se traduire par des pratiques de pénitence, bien légères sans doute, mais étonnamment fréquentes, ce qui prouve la continuité de ses actes d'amour, la fidélité constante de son cœur. Comme la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Anne jamais ne rencontra une fleur sans la cueillir pour son Bien-Aimé. Son zèle en ceci l'emportait, et elle cherchait à exciter autour d'elle les saints désirs qui l'animaient. Elle invitait un jour son petit frère à se priver d'une friandise pour l'amour de Jésus-Christ. Ces invitations étaient bien fréquentes, et la pauvre nature regimbait. « Oui, c'est cela, fais aujourd'hui, toi, Nénette, répondait le disciple, moi je ferai demain. » Ces traits nuancent les âmes et marquent la distance qui sépare une piété plus qu'ordinaire pourtant d'une ferveur d'amour inlassable et toujours prompte à se dévouer.

Cette enfant ne savait comment traduire sa reconnaissance à son Sauveur quand elle avait obtenu quelque grâce de sa tendresse. On la vit une fois se frotter les bras avec des orties, parce qu'elle avait été exaucée dans un désir. « J'ai pensé, disait-elle avec sa simplicité, que cela ferait plaisir au bon Jésus. » Se sacrifier toujours plus, se mieux dévouer, était sa manière de rendre grâce. Ce besoin de reconnaître les dons de Dieu est un signe nouveau du travail profond que l'Esprit-Saint opérait en elle. Le sentiment vif et continu de la divine reconnaissance ne fleurit que chez les saints.

C'est dans l'adorable mystère de l'Eucharistie que ce petit chérubin aime surtout son Sauveur. Dès l'aurore de ses jours, Jésus-Hostie avait pris possession de son cœur. Elle avait six ans lorsque, une veille de Fête-Dieu, elle s'en vint dire à la religieuse qui préparait le reposoir, dans l'église d'Annecy-le-Vieux : « Ma Sœur, je serais si heureuse si je pouvais faire un bouquet pour le bon Jésus ! Est-ce que vous permettez que je vous aide ? » Bien sûr, on le lui permet, et aussitôt, avec un recueillement grave, elle se met à arranger joliment sa gerbe. Le bouquet fini, elle s'approche, une flamme dans les yeux, et avec une pointe d'anxiété dans le désir, elle demande : « Ma Sœur, est-ce que vous le mettrez bien près ? » La sainteté se trahit dans ces détails exquis, où il faut admirer tout ensemble les discrétions de l'humilité et les tressaillements secrets d'une ardeur très pure et très

véritable.

Ainsi, tout de suite, le saint sacrifice, la sainte communion, Jésus-Christ présent au tabernacle, devinrent le centre de son culte.

Elle ne savait pas encore lire, que déjà elle suivait la messe dans un petit paroissien en images, sans perdre un geste du prêtre. Elle avait d'ailleurs ce goût profond de la liturgie qui suppose l'intelligence des choses divines. Le Seigneur l'accordait à sa pureté et à sa générosité. Un dimanche d'hiver, obligée de garder le lit, que fait-elle ? Pendant que sa famille est à l'église, elle chante, dans sa couchette, avec sa sœur Marinette, toute la messe. Un autre jour, une amie de sa mère passe : elle se rend à l'église. « Voudriez-vous m'emmener ? » demande l'enfant. La permission de Maman obtenue, elle revient si rayonnante de bonheur qu'on ne peut s'empêcher de lui dire : « Tu désirais donc beaucoup aller à la messe ? – Oh ! oui, répondit-elle, j'aime beaucoup la messe... et puis voyez-vous, c'est une communion de plus ! » C'était le cri du cœur !

Durant le saint sacrifice, son recueillement émouvait. Quand elle avait lu l'évangile du jour, elle fermait les yeux, et, la tête légèrement inclinée, les mains jointes, par un mouvement profond de son âme, elle s'absorbait complètement dans son cœur à cœur avec Jésus-Christ présent sur l'autel. Et cela simplement, en toute vérité, sans se douter que sa piété était remarquable ou remarquée. Ce grand silence durait jusqu'au moment de la communion. La faim de son âme se trahissait alors dans ses moindres gestes : elle s'avavançait comme une épouse pleine de désirs, avec des yeux illuminés, et au moment où Jésus venait, elle était comme une adoration vivante. Quand elle revenait de la sainte table, rien n'existait plus, elle était « toute perdue en Dieu » : il fallait la guider comme une aveugle pour lui faire retrouver sa place.

Son visage prenait alors un éclat extraordinaire. Ceux qui ont vu cette virgine enfant revenir de la communion ne l'oublieront jamais : « On eût dit, déclare un témoin, un ostensor vivait, qui s'avavançait tout rayonnant de candeur respectueuse et d'amour. » Cette ferveur avait parfois quelque chose de vraiment céleste. Le jour de sa dernière Toussaint, Anne, après sa communion, parut comme « transfigurée ». Dans l'église on remarqua cette splendeur d'amour qui transparaissait à travers son doux visage, et on ne se lassait pas de la contempler. Elle reçut plusieurs fois ces touches secrètes de Celui qui est la « lumière éclairant tout homme ». À la chapelle des Roses, un autre jour, à Cannes, au moment où le prêtre lui donnait l'absolution, elle parut encore « vraiment transfigurée ». Après la confession de Noël elle eut de nouveau la même surnaturelle expression. La vue de cette beauté divine *édifiait* au sens vrai et profond de ce mot. « Que suis-je devant Dieu, auprès de cette enfant ? » se demandait-on en la voyant. « Vraiment

c'est divin, avouait une incroyante, je ne puis croire qu'il n'y ait pas de Dieu !

Des communions si ferventes laissaient la petite âme nourrie et tout ensemble affamée. Elle vivait du souvenir des visites de son Dieu et dans l'attente de ses retours. On l'entendait dire avec transports : « O mon Jojo, que tu seras heureux quand le petit Jésus sera dans ton cœur ! Tu verras comme c'est bon. » Pour elle, Dieu dans la communion la béatifiait, et ce bonheur divin débordait sur ses jours. « Je la vois encore s'arrêter parfois, écrit sa gouvernante, se recueillir une minute pour dire avec cœur : "Merci, bon Jésus !" et repartir pour jouer avec ses frères. » Une fois on la trouve agenouillée sur une marche de l'escalier. Interrogée sur ce qu'elle faisait : « Je remercie le bon Jésus de ce qu'il veut bien venir dans mon cœur », répondit-elle avec une tendresse dans la voix. La pensée du Sauveur présent parmi nous occupait habituellement son âme. Elle aimait à faire des images où elle dessinait un calice et au dessus une hostie rayonnante, avec ces mots : « O Jésus, dans la petite hostie comme je vous aime ! » D'autres fois, dans ces formules gracieuses, à l'amour elle ajoutait le désir, ou la prière la plus tendre : « Petit Jésus, mon doux Sauveur, gardez mon cœur tout à vous. »

On le comprend sans peine, cette enfant si délicieusement aimante et pure soupirait après la communion « comme le cerf altéré après l'eau des fontaines ». Elle pouvait dire en toute vérité : « *Sitivit in te anima mea* : Mon âme a soif de toi. » Au milieu de ses jeux les plus entraînants elle s'arrêtait parfois : « Jojo, disait-elle avec cette gravité douce qui n'était qu'à elle, si nous allions faire une petite prière pour nous préparer à la communion de demain ? » Et elle l'entraînait à l'écart, tous deux s'agenouillaient, et Jacques, en bon disciple, demandait : « Dis, toi, Nénette, et je dirai après toi. »

Elle a fait passer la grâce de ses désirs dans une cantilène écrite sans souci des mesures et des rimes. On devait la chanter au moment de la communion. On croirait entendre les accents de Jacopone de Todi. Elle demande à la Reine du Rosaire de lui "prêter" son Fils « rien qu'une seconde ». « Déposez-le dans mes humbles bras, Permettez-moi, Marie, de baiser les pieds de votre cher fils, qui m'a tant donné de grâces. Que je désire, ô Marie, recevoir dans mes bras votre fils. Donnez-le-moi, donnez-le-moi ! » Sous la frêle apparence de l'Hostie, la Vierge lui donnait son « cher fils ». « Que je suis heureuse maintenant, puisque je l'ai avec moi ! » Sa piété ne l'égarait pas, le mouvement de son cœur est sûr, l'imagination est bridée : Anne sait bien que Jésus-Christ, en la substance de sa chair et de son sang, avec son âme et sa divinité, ne vient en nous que par la communion : c'est à ce moment qu'on doit chanter son appel d'amour.

Cette enfant véritablement éclairée par l'Esprit-Saint avait le sentiment religieux le plus pur. Elle allait d'emblée à la source du divin, par la foi et par

l'oraison, par une immense charité surtout. Ce ne sont ni les visions ni les miracles qu'elle désire³, mais le bonheur de jouir de la Présence réelle. Dans ses visites au Saint-Sacrement, on le voyait, elle trouvait dans le tabernacle son Dieu vivant, et, quand l'Hostie rayonnait sur l'autel, son regard se fixait sur l'ostensoir avec une profondeur et une fixité si étonnantes, avec une flamme si lumineuse, que sa foi semblait toucher à la vision.

Son âme se mouvait avec tant d'aisance dans les choses divines, qu'il faut bien reconnaître dans cette précoce facilité l'exercice à un degré rare des dons du Saint-Esprit. Il semble que la première communion l'ait introduite dans la vie mystique. Qu'on ne crie pas à l'impossibilité en raison de son jeune âge ! Les théologiens n'assurent-ils pas que l'entrée dans la contemplation, qui pour les adultes se fait d'ordinaire par une préparation lente et douloureuse, est bien simple et rapide pour les enfants ? « Cette souffrance du début, dit le P. de la Taille, est épargnée aux enfants quand Dieu les prévient de la grâce contemplative, parce que, fraîche et toute neuve, leur âme n'a pas encore d'habitudes contractées, qui lient l'exercice des dons et gênent la lumière de la foi : d'où pas de déchirement à accomplir, pas de fibres vivantes à briser. D'où aussi une bien plus grande rapidité dans la montée de cette lumière. C'est pourquoi il est important que les enfants reçoivent le Saint-Esprit quand ils peuvent le mieux profiter de ses dons, c'est-à-dire lorsqu'ils arrivent à l'âge de la connaissance de Dieu ; et de même il importe qu'ils reçoivent l'Eucharistie au même âge, parce que l'Eucharistie est en propre le sacrement de la charité, et que la charité est l'initiatrice de la contemplation. Aussi voit-on, avec surprise, bien qu'on dût s'y attendre, que les petits enfants reçoivent de la première communion précoce une affluence de dons divins comme beaucoup d'adultes, même pieux et exemplaires, n'en recevront jamais en cette vie. » (*L'oraison contemplative*, p. 27)

La vie d'Anne est une ravissante illustration de ces lignes du savant professeur romain. C'est vers l'âge de sept ans, quelques mois après sa première communion, que sa piété se transforma.

« Maman, demanda-t-elle un jour, voulez-vous me permettre de prier sans livre pendant la messe ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que je sais par cœur les prières de mon paroissien et que je suis souvent distraite en les lisant, tandis que lorsque je parle au bon Jésus, je ne suis pas distraite du tout : c'est comme quand on cause avec quelqu'un, Maman, on

3 Nous verrons pourtant qu'elle demandait des miracles de conversion, afin que la miséricorde de then devînt si éclatante qu'il lût impossible aux pécheurs de ne pas reconnaître l'existence de la divine Bonté.

sait bien ce qu'on dit.

– Et que dis-tu au bon Jésus ?

– Que je l'aime. Puis je lui parle de vous, des autres⁴, pour que Jésus les rende bons. Je lui parle surtout des pécheurs. »

En rougissant un peu, elle ajouta :

« Et puis, je lui dis que je voudrais le voir. »

« Alors, raconte sa mère, le cœur étreint par l'angoisse, j'ajoutais :

– Tu ne penses donc pas à mon chagrin, si tu allais voir le petit Jésus, ma chérie ?

– Oh ! si, Maman, j'y pense et je voudrais bien ne pas vous faire de peine, mais papa est déjà au ciel, vous irez, les autres aussi, puisque c'est notre but ! »

Que se passait-il en cette âme si aimante et si pure ? Quelles étaient les touches divines qui la mouvaient vers son éternité ? Quelques mots simples, dits avec une limpide candeur, nous font deviner une étonnante vie d'union avec Dieu. Anne avouait un jour à une religieuse, sans se douter que sa piété eût quelque chose d'extraordinaire :

« Quand je suis toute recueillie, le petit Jésus me parle.

– Et que vous dit-il ?

– Qu'il m'aime beaucoup, répondit-elle simplement. »

« Que c'est bon, Maman, avouait-elle une autre fois, pressée par une trop vive joie, que je suis heureuse, le bon Jésus me dit qu'il m'aime beaucoup plus que je ne l'aime. »

Cette conviction habitait au plus profond de son cœur, c'était une irrésistible et consolante certitude, qui animait ses plus intimes entretiens. Preuve touchante qu'elle marchait, comme le patriarche Abraham, en la présence de son Dieu, elle avait de véritables et très élevées conversations spirituelles avec une petite amie qu'elle aimait entre toutes. Elle ne pouvait s'empêcher de lui redire souvent son secret : « Le bon Jésus m'aime beaucoup, et je l'aime aussi beaucoup. » Et elle ajoutait, avec son doux sourire et sa flamme : « Vois-tu, il faut beaucoup aimer le bon Jésus, parce qu'il a souffert pour nous. » Puis elle expliquait comment elle confiait tout à son Sauveur, ses joies, ses tristesses, ses désirs, ses besoins, lui parlant, en son âme, comme une petite enfant parle au meilleur et au plus tendre des pères, au plus intime ami. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par

4 Elle entendait, par ce terme, son frère, ses sœurs, ses proches.

moi » (Jn 6, 57-58). Le Sauveur du monde ajoutait : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (Jn 19, 21). Nous avons la solide conviction que pour notre liliiale enfant ces promesses se sont réalisées.

L'Esprit-Saint lui donnait le sens caché des Écritures, la grâce de connaître vraiment « le mystère du Royaume de Dieu ». Que trouvait-elle dans les textes sacrés qu'elle lisait si pieusement, dans les paroles saintes qu'elle écoutait d'un cœur étonnamment avide ? Une plénitude de lumière qui lui donnait la sagesse surnaturelle, ce goût du divin qui est le plus sublime des sept dons. Ce trait n'est-il pas significatif ?

Un dimanche de son dernier été, elle se rendait aux vêpres avec son petit frère. La route poudroyait, aveuglante, dans l'air embrasé. Jacques manifestement était maussade. Comme ces vêpres étaient ennuyeuses ! Le pauvre petit ne goûtait pas encore les « joies spirituelles », et sa sœur souffrait de cette incompréhension. Elle s'approche alors et se met à dire avec ardeur : « Mais, Jojo, si tu lisais bien les prières, tu verrais comme c'est beau » ; puis, se recueillant un instant, elle continua, commentant le psaume *Judica me* : « Écoute, mon Jojo : je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle ! Ce que c'est beau ! Comprends-tu bien cela : du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle ! » Elle du moins le comprenait, parce qu'elle éprouvait la réalité de ces choses. Sa joie, Dieu la rendait chaque jour nouvelle en effet, chaque jour il l'augmentait : elle rayonnait de tout son être.

Aussi quelle confiance en ce « Dieu ami » qui se penchait sur son âme ! Elle attendait tout de lui, comme elle lui donnait tout, et de même, elle recevait tout de ses mains. Sur la foi en cette providence du Père reposaient sa paix et son abandon. Un jour, comme on se préoccupait autour d'elle : « Pourquoi se tourmenter ? demanda-t-elle avec douceur. Je comprends bien qu'on ait de la peine, mais puisque Dieu est là ! » Elle s'appuyait réellement sur la promesse de son Sauveur : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Elle demandait et obtenait sans s'étonner. « Puisque c'est pour sa gloire, disait-elle avec une assurance candide, Dieu ne peut pas me refuser. » Et c'était pour les grâces les plus grandes comme pour les moindres choses. « Un jour que je cousais, rapporte sa gouvernante, et que mon fil se rompait à tout moment, je l'entendis adresser une invocation toute simple au bon Dieu, puis se tournant vers moi : Est-ce qu'il "casse" moins, maintenant ? » Elle vivait ainsi : elle « jetait en Dieu toutes ses pensées », comme le demande l'Écriture, et le Seigneur « la nourrissait ».

Sa charité toujours grandissante l'avait fait entrer dans les hautes régions d'une

contemplation très simple et tout aisée, et ses lumières accrues donnaient de nouvelles ardeurs à son amour. Elle eut, vers les dernières années surtout, une sainte passion pour la gloire de Dieu. Elle faisait tout pour la rendre resplendissante et tangible aux plus endurcis. Cette gloire était le terme de ses intentions les plus hautes et les plus pures : « Elle ne faisait rien sans se demander si Dieu en serait glorifié, assure un témoin très intime de sa vie, on sentait qu'elle était prête à tout souffrir pour sa foi. Quand elle priait et faisait pénitence pour les pécheurs, elle désirait ardemment des conversions éclatantes et comme des miracles de repentir, pour que tout le monde reconnaisse la gloire de Dieu. » La charité atteint ici ses sommets et va au centre même de son objet : le Bien divin et son triomphe.

Anne était si intimement unie à Dieu par l'amour, qu'elle ne faisait plus « qu'un même esprit avec lui », selon l'expression même de l'Écriture ; elle souffrait véritablement du péché qui empêche le rayonnement de la divine Bonté dans les âmes, comme d'un mal personnel : offenser le Dieu de son cœur, c'était blesser son cœur même. C'est un signe nouveau que la charité chez cette privilégiée du Sacré-Cœur atteignit les intimes splendeurs d'une céleste amitié. « Combien de fois ses yeux se sont remplis de larmes lorsqu'elle entendait parler du mal qui se fait dans le monde ! Parfois elle était prise d'indignation en apprenant que quelqu'un ne faisait pas son devoir. Mais elle se reprenait très vite, la prière jaillissait de son cœur : "O mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas... rendez-les bons !" »⁵

Sans que personne autour d'elle eût mis en son cœur l'idée de la vocation, Anne voulut toute jeune se vouer au Carmel. Ce n'était point, en cette âme mûrie par une grâce singulière, un sentiment confus et comme instinctif. Cette pensée l'occupait profondément et signifiait le don total, l'holocauste de sa vie que Nénette voulait offrir à son Créateur. Quand on lui demandait le motif de sa décision : « Pour la gloire de Dieu », répondait-elle avec cette conviction grave qui émanait d'une intelligence vive des choses divines. Elle parlait souvent de son dessein aux petites âmes qu'elle voulut conquérir à son idéal. Car elle eut ce singulier désir de donner à Jésus des épouses. Elle a fait partager sa vocation autour d'elle, et cette résolution qu'elle sut inspirer subsiste, vivante et ferme, malgré les sacrifices rares qu'elle comportera et qu'on envisage avec fermeté dans un âge bien tendre. À la fin, à force de redire à son Dieu qu'elle désirait le voir, elle se sentit exaucée sans doute : elle parlait du ciel à l'intime amie de sa jeunesse, comme d'une terre promise qu'elle devinait proche. Un seul regret la rattachait à la terre : sa vocation, la volonté de se donner, dans les austérités d'un

5 Mademoiselle B.

cloître, à ce Jésus qui l'avait tant aimée et s'était livré lui-même pour elle. Aussi chercha-t-elle, avec une insistance étonnante, à persuader cette sœur de son âme à prendre sa place au Carmel, si elle venait elle-même à mourir. Émue encore au souvenir d'une telle ferveur, cette confidente de la "petite sainte" ne savait comment traduire ce qu'elle avait tant admiré : « Nénette avait un amour de Dieu qui ne peut se dire ! »

Tels furent les accroissements de sa charité. De cette enfant d'élection, comme on l'a écrit de saint François de Sales, nous pourrions dire que Dieu « avait répandu au centre de sa très sainte âme..., en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu'elle voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence : ce qui lui causait de grandes ardeurs, des extases et des ravissements de volonté » parce qu'elle contemplait, avec « ces yeux illuminés du cœur » dont parle saint Paul, la ravissante beauté de son Seigneur. Elle jouissait de « la délicieuse union » de son âme avec son Bien-Aimé en l'oraison, et à la fin la lumière se fit vive à ce point, qu'elle ne voyait plus que Dieu en toutes choses « Dieu est là », disait-elle, « puisque Dieu le veut », « puisque c'est pour sa gloire », « il faut beaucoup aimer le bon Jésus et tout faire pour son amour », « il faut tout offrir au bon Jésus. »

La paix de son cœur était divine, et de sa souveraine adhésion aux attraits de l'Esprit-Saint procédaient tous les mouvements de sa vie. Sa grâce la portait à tous les devoirs, et fortement, et suavement, avec une aisance qui se mêlait à ses rires et à ses jeux, à ses naïvetés d'enfant et à ses délicieuses tendresses. La divine Bonté avait mis en elle une charité parfaite, et la charité à son tour avait logé dans son esprit « tout le train des vertus », comme dit saint François de Sales ; « elle les avait placées et rangées... avec un ordre admirable ; chacune y tenait le rang et l'autorité qui lui appartenait... ; et toutes produisaient leurs actions selon les occasions qui se présentaient, et à mesure que la charité l'excitait à cela doucement et sans éclat car jamais elle ne faisait des mystères, ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui ne regardent que l'écorce et l'extérieur. Point de singularité, point d'action, ni de ces grandes vertus qui donnent dans les yeux de ceux qui les regardent, et font admirer⁶ », mais en tout le rayonnement d'une exquise bonté et d'une angélique candeur, d'une émouvante splendeur d'amour.

(A suivre)

fr. Ét.-M. Lajeunie, o.p.

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.

Tome 11 – N° 62 – pages 159 à 177.

6 Cf. Lettre de sainte Chantal, *ibid.*, *passim*.